

il alla, je le devais, en informer M. de Varni et lui demander ce qu'il fallait faire.

Il revint avec les instructions de son maître, grisa à moitié votre envoyé, le fit jaser, lui offrit de le conduire au pavillon de Migonard, auprès de mademoiselle de Perno ; l'autre ne se mêlant de rien, s'embarqua avec lui... et en mettant le pied sur la rive, un bon coup de couteau dans la poitrine, un grand cri, quelques soupirs étouffés, puis un corps jeté dans le Rhône, puis quelques traces de sang lavées avec l'eau du flouve, puis plus rien... Et voilà l'affaire !

— Mais pourquoi ce crime ? reprit Gaston dont l'esprit chevaleresque refusait encore de croire à tant de scélératesse.

— Pourquoi ? parce que ceci se passait à la fin d'avril, et que M. de Varni s'est marié un mois après à la fin de mai, parce que mademoiselle de Perno, si loyale et si courageuse, lui avait sans nul doute parlé de vous, de votre amour et du sien, de la nouvelle de votre mort, qui seule avait pu lui permettre de disposer de sa main.

Dès lors, ne fallait-il pas empêcher d'arriver jusqu'à elle l'homme envoyé par vous pour lui annoncer que vous étiez vivant ?... Croyez-moi, monsieur Gaston, la nuit était propice, le Rhône est profond ; M. de Varni n'a pas reculé devant un crime, et Baptistin est un misérable.

Ils restèrent un moment silencieux, écorasés, Claude, par l'horreur de ce souvenir, les deux autres par l'horreur de ce récit.

— Oh ! pauvre Clotilde ! s'écria M. de Tervaz, qui déjà oubliait sa propre souffrance ; si ce que j'entends est véritable à quel homme a-t-on lié ta destinée ? Je ne suis pas le plus malheureux ! c'est toi, c'est toi qu'il faut plaindre !

Gaston avait sur les lèvres une question qu'il brûlait d'adresser à ses amis, et qu'un sentiment bizarre, douloureux, arrêtait dans sa bouche ; à la fin, il demanda :

— Et jusqu'ici ce mariage paraît-il heureux ? Madame de Varni a-t-elle un enfant ? (Ces derniers mots furent prononcés d'une voix presque inintelligible.)

— Elle n'a pas d'enfant, se hâta de répondre Dominique Ermel. Peu de personnes sont admises auprès de M. et de madame de Varni. Autant le vicomte avait de faste autrefois, autant il aimait la splendeur, les fêtes, tout ce qui flattait son orgueil, autant il est devenu sombre, taciturne. Quoiqu'il soit jeune encore, son visage s'est ridé, ses cheveux ont blanchi.

Quant à madame de Varni, elle n'a peut-être pas dit vingt paroles depuis son mariage, nul ne l'a vu sourire... Oui, sans être initié à leurs secrets, il est facile de deviner, ou plutôt tout nous révèle qu'ils ne sont pas, qu'ils ne peuvent être heureux !

Il y eut encore un moment de silence ; Gaston reprit en se tournant de nouveau vers Dominique et vers Claude :

— Pardonnez-moi, mes amis ! les vives douleurs rendent égoïste comme les grandes joies : voilà une heure que nous parlons de moi, voilà une heure que vous répondez à mes questions, et je ne vous ai pas encore demandé où en sont vos belles et pures amours ?... Du moins, celles que vous aimez sont libres encore !

— Hélas ! répliqua Dominique, nos affaires n'en valent guère mieux. Mademoiselle Antoinette Margerin doit obéir à la volonté de son père, qui ne veut me l'accorder qu'à condition que j'achèterai son étude... et je suis trop pauvre.

— Et moi, dit à son tour Claude Rioux, je ne suis pas plus avancé ; Julie Thibaut m'aime toujours, mais son père est un vieil avaro ; il ne veut la donner qu'à un homme qui ait autant d'argent que lui, et je crains que ce scélérat de Baptistin...

— Ainsi donc, tous les trois, interrompit Gaston avec une ineffable tristesse, tous les trois nous sommes brisés par le même obstacle, vaincus par le même ennemi, la pauvreté !... Et faute d'un peu d'or, ces trois jeunes filles, ces perles de la oration, ces anges de grâce et de beauté, Clotilde, Antoinette, Julie, nos chères bien-aimées, sont sacrifiées, toutes trois peut-être !... Et nous ne pouvons rien, rien que pleurer sur nous et sur elles !...

Maintenant, adieu, mes amis : je retourne à Villeneuve, j'ai laissé mon cheval, et demain matin je me remets en route. Arrivé de nuit, parti avant le jour, n'ayant vu que Thibaut qui ne me connais pas, vous dont je suis sûr, et Julie que vous priez de me garder mon secret, nul ne saura que je suis venu, pas même Clotilde !... Elle me croit mort, qu'elle le croie encore ; elle se sera trompée de date, voilà tout.

— Oh ! mais du moins vous ne vous tuerez pas ? dirent ensemble Dominique et Claude.

— Me tuer ! moi ! soyez tranquilles ! répondit Gaston avec un mélancolique sourire : j'ai l'honneur d'être au service du roi de France ; je porte une croix et une épée ; toutes deux me rappellent mon devoir, je retourne à Brest ; la paix entre l'Angleterre et la France ne peut pas durer ; de nouveaux bruits de guerre s'accroissent. Reprendre du service, m'embarquer, n'avoir plus pour patrie que l'océan, et pour amour qu'un souvenir ; puis, un jour, rencontrer, comme il y a deux ans, une escadre anglaise... Ensuite... Dieu est bon, il permettra que je tombe, une fois encore, l'œil fixé sur le drapeau blanc et en criant : Vivo le roi !... mais cette fois, je l'espère, pour ne plus me relever... Une noble et douce mort, la mort d'un marin et d'un soldat !

Et vous, amis, vous à qui l'espérance est encore permise, oh ! soyez heureux de tout le bonheur qui n'est ravi... Adieu ! adieu pour toujours !

Il leur tendait les bras : ils se jetèrent sur son cœur, et ces trois jeunes gens, unis par la même pensée, se pressèrent dans une fraternelle étreinte.

Enfin, M. de Tervaz, rappelant tout son courage, rouvrit la porte, et remit en possession de sa maison le vieux et inquiet Thibaut, qui se promenait désordonnément au dehors. Ensuite, adressant encore un geste d'adieu à ceux qu'il quittait et qui le suivaient tristement du regard, il reprit à grands pas le chemin par lequel il était venu.

Dix heures venaient de sonner à l'antique horloge de Jacquemart : le temps était devenu froid et humide ; de gros nuages montaient vers le nord, poussés par un vent orageux. M. de Tervaz suivit le bord du Rhône ; mais l'heure était trop avancée ; le bac à "traïlle" avait passé de l'autre côté du flouve, et Gaston essaya vainement de le hélér. En ce moment, il aperçut, à quelques pas de lui, un petit bateau amarré à la rive ; et, sans attendre son appel, le batelier se leva et lui fit signe qu'il s'offrait à le conduire.

Ce batelier était enveloppé d'un grand manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. La nuit, d'ailleurs, était trop sombre pour qu'on pût distinguer sa figure, et Gaston se trouva sur le bateau sans qu'ils eussent échangé une parole. Ils firent silencieusement cette traversée.

Le batelier ramait ; Gaston se tenait debout, regardant du côté de la ville qui s'éloignait peu à peu et dont les lumières s'éteignaient une à une, comme les pensées d'espérances dans une âme désolée : pas un bruit ne venait des deux rives ; de temps en temps, en longeant la pointe méridionale de la Barthelasse qu'il fallait doubler pour regagner l'autre bord, les rames froissaient les raci-